

victor pichon

# arcadia





## Prologue

Si tu découvres aujourd'hui ces quelques paragraphes, c'est qu'il y a quelques années, des événements tragiques se sont produits, et je crois qu'à l'heure où j'écris cette histoire, très peu de gens encore sont au courant. J'aurais aimé te partager mon humble savoir en tête-à-tête plutôt qu'à travers ce format, mais c'est déjà fabuleux que mes mots soient arrivés jusqu'à toi. Je vais te confier une histoire qui, d'après moi, mérite de traverser le temps.

Des années auparavant, l'état du monde était déjà critique. Le monde que l'on connaissait était voué à muter, bien plus qu'on ne l'imaginait. Les guerres dépassaient ceux qui les combattaient, la nature se mourait devant nos yeux, les écarts de richesse étaient toujours plus grands entre les peuples et ceux que l'on pensait être à la tête du monde et les avancées technologiques semblaient devenues incontrôlables. Ce n'était pourtant que les symptômes d'un monde qui entamait une transition. Une transition certes titanesque, mais qui ne menait pas au chaos, bien au contraire.

L'absence de contrôle sur ces changements à échelle planétaire était déroutante pour des gens comme toi et moi, des humains lambdas égarés sur cette Terre sans vraiment savoir pourquoi. Je vais te transmettre aujourd'hui un savoir que je crois précieux, qui au début amplifiera peut-être certaines de tes craintes, mais qui te permettra certainement d'aider à préserver le monde tel que tu aimerais le connaître. J'ai consacré beaucoup de mon temps, à l'aide de quelques compagnons, à un projet secret de très grande envergure. Et pour pouvoir t'en parler, je dois d'abord te relater quelques-uns des périples qui précédèrent ma découverte de ce projet, périples que j'ai puisés dans ma mémoire du mieux que j'ai pu.

## Chapitre 1 : Lyon

Au moment de terminer mes études d'ingénieur, bien installé en terres lyonnaises, je fus confronté à une expédition des plus ardues qui m'a pris tant d'énergie et m'a si peu enrichi en termes d'enseignements : ma première recherche de stage. Ma vision idéalisée du monde de l'entreprise fut maltraitée par chaque nouvelle offre d'emploi que je consultais. Je peinais à me projeter dans ces structures aux prétendues missions qui sonnaient bien trop fausses ou alors manquaient cruellement de vision. "Faites-moi rêver, bordel !" me répétais-je, désespéré à l'idée que je ne puisse jamais changer le monde comme je l'ambitionnais depuis petit.

Un soir de semaine, une entreprise avait cependant retenu mon attention. L'offre était rédigée dans un français impeccable, composée d'expressions aussi désuètes que raffinées. Elle décrivait un emploi que l'auteur, un libraire entrepreneur déconnecté du monde contemporain, éprouvait des difficultés à cerner. Son projet était d'utiliser des "outils informatiques" pour étendre l'univers littéraire d'auteurs défunts à partir de leurs œuvres existantes. Il était à la recherche d'un "programmeur" pouvant l'aider à produire une ébauche d'œuvres totalement nouvelles et inédites qu'il tenterait ensuite de retravailler mot par mot grâce à son talent d'écrivain et à ses connaissances approfondies en littérature.

Le défi était de taille, mais je l'ai trouvé alléchant. Je créai donc un nouveau dossier sur mon PC et ouvrai Word pour écrire ma meilleure lettre de motivation. Puis une idée m'apparut : et si je l'écrivais à la main plutôt qu'à l'ordinateur ? J'attrapai un stylo au fond de mon sac posé à côté de moi et partis à la recherche de feuilles blanches au milieu de la grande pièce à côté. Une autre idée me traversa aussitôt l'esprit : "quitte à s'investir autant, pourquoi ne pas tenter de rédiger la lettre avec une plume plutôt qu'un stylo ?". J'étais persuadé que le recruteur, qui m'avait l'air bien atypique, serait sensible à cette attention. Mon degré d'excitation me poussa à entreprendre une splendide chorégraphie en rejoignant ma chambre.

Ayant déménagé quelques mois plus tôt de chez mes parents, je savais exactement où trouver la boîte contenant la plume que ma grand-mère Elinor m'avait offerte. Je l'avais conservée précieusement entre quelques dossiers administratifs en bas de mon placard, pourvus de papiers que je ne consulterai plus jamais de ma vie. Je soulevai le couvercle du coffret et attrapai la plume entre mon pouce et mon index. J'étais si impatient d'écrire avec... Mais soudain, je réalisais que je n'avais pas d'encre ! Trop enthousiaste pour freiner ma motivation face à un problème si futile, je reposai la plume, courus dans la cuisine. J'ouvris ensuite mon vaisselier, j'attrapai un coquetier et je découpai plusieurs cartouches d'encre avec ma paire de ciseaux que je versai ensuite dans l'encrier de fortune.

De retour dans ma chambre avec un coquetier plein à ras bord d'encre premier prix, j'étais enfin prêt. J'attrapai une feuille, pris la plume et la trempai dans l'encre, commençai à rédiger, quand soudain... le papier sur lequel j'écrivais disparut peu à peu sous mes yeux ! Après plusieurs secondes sans le moindre mouvement si ce n'est un hochement de tête instinctif, je posai la plume et m'empressai d'aller dans la cuisine pour prendre une éponge et nettoyer l'encre de la plume qui avait coulé sur le bureau. Mais de retour dans la chambre, grande fut ma stupéfaction : la plume reposait là où je l'avais laissée, à savoir sur la feuille que je jurai avoir vu disparaître. Je soulevai alors la feuille : aucune tâche d'encre sur le bureau, seule la feuille blanche en gardait la trace.

Mon esprit cartésien ne parvint pas à rationaliser ce qui venait de se passer, mais je gardai mon calme. Quelque chose m'échappait, il fallait simplement que je comprenne. Étais-je en train d'halluciner ? Mon fidèle cerveau avait-il juste dysfonctionné l'espace d'un instant, comme lors d'une impression de déjà vu ? Je pris la plume entre mes doigts, et tentai à nouveau de gribouiller sur la feuille. La feuille disparut une nouvelle fois. Je bondis alors en arrière, faisant tomber la plume au sol. Je me relevai aussitôt de ma chute et observai avec attention le dessus de mon bureau. Après une poignée de longues secondes, la feuille devint progressivement visible à nouveau. Mais que venait-il de se passer ?

## Chapitre 2 : Porto-Vecchio

Quelques minutes après que la feuille fut réapparue, je me revoyais à l'âge de 9 ans, chez ma grand-mère Elinor, lorsqu'elle vivait encore en Corse. Mes parents étaient partis avec mon unique sœur faire des courses pour le repas du midi, et nous avaient laissés grand-mère et moi vaquer à nos occupations. Le printemps tardait à pointer le bout de son nez, et nous étions tous les deux dans le jardin à flâner, à grignoter les derniers pignons de pin que nous avions récoltés ensemble quelques mois auparavant. Alors que je vérifiais si les boutures de figuier que j'avais mises en terre en novembre avaient formé de solides racines, grand-mère Elinor posa délicatement sa main sur mon épaule et me confia : "Viens par-là mon petit Melko, j'ai à te parler. J'ai quelque chose d'important à te donner". Tout excité, je lui attrapai la main, et elle m'emmena à l'intérieur de la maison.

Depuis ma naissance, les cadeaux de grand-mère étaient souvent destinés à ma sœur plutôt qu'à moi (ma jalousie me submerge encore aujourd'hui il faut croire !), donc forcément l'idée d'un cadeau inattendu me réjouit fortement. Mon cerveau était en ébullition : quelque chose d'important avait-elle dit ? Cela devait être un nouveau livre, c'était sûr. Peut-être écrit de sa main ? Tandis que nous traversions le salon jusqu'au garage, grand-mère Elinor feignit de ne pas entendre mes questions et se contenta d'un sourire que je ne pourrai oublier. Une fois arrivés au pied de l'escalier du garage qui conduisait au grenier, mon excitation s'atténa brusquement. Était-ce la peur de rentrer dans une pièce inconnue, poussiéreuse et probablement hantée ? Absolument pas. Par contre, devoir escalader ces marches conçues pour des géants du haut de ma petite taille, et risquer la chute mortelle en cas de perte d'équilibre inopinée : ça c'était l'angoisse. Bien évidemment, ma curiosité l'emporta et une fois arrivé en haut de l'échelle, je découvris une pièce des plus intrigantes, éclairée par une douce lumière naturelle.

Des livres, un piano, un chevalet, encore des livres, des gros, des petits, une horloge à pendule, une armoire, remplie de livres, forcément ; bref un sacré bazar. Pendant que j'admirai l'antre que je venais de pénétrer, grand-mère s'abaissa dans un coin de la pièce et souleva un couvercle en métal d'une boîte rouillée, abandonnée depuis de nombreuses années. Puis elle se tourna vers moi, tenant dans sa main une large plume blanche, probablement de héron, d'aigrette ou bien de harfang des neiges (la même chouette que dans Harry Potter !). Alors qu'elle me tendit cette magnifique plume si fragile que je recueillis avec délicatesse à l'aide de mes deux mains, ma grand-mère me confia : "Voilà pourquoi nous devons monter dans le grenier. Elle est en parfait état, mais tu ne la sortiras de son étui que lorsque tu auras récupéré les deux autres objets. Même ton père ne connaît pas l'existence de cette plume, tu dois absolument garder secret son existence, tu me le promets ? C'est un objet très rare, que beaucoup de gens convoitent".

Autant te dire que j'ai découvert le sens du mot déception à cet instant précis. Une plume ? Qui convoite une plume ? Fortement vexé mais trop poli pour froisser ma grand-mère, je feignis un sourire, rangeai avec soin la plume dans la boîte qu'elle venait d'ouvrir, et demandai tout de

même : “Mais grand-mère, quels autres objets ?”. Ma grand-mère avait cette fâcheuse habitude de se perdre dans ses histoires et cela lui faisait parfois oublier des événements capitaux pour l'intrigue. D'aucuns auraient pu se risquer à la penser sénile, mais grand-mère n'avait jamais rien laissé au hasard, elle savait rendre ses histoires palpitantes. N'ayant pas de réponse de sa part, j'insistai en lui demandant ce que ce cadeau signifiait. Après avoir jeté un coup d'œil à la fenêtre, elle ajouta à voix basse : “Écoute bien ces mots, mon jeune garçon. Ton destin t'attend et s'emparera de toi plus vite que tu ne l'imagines. Pour le pinceau, je ne pourrai pas beaucoup t'aider, tu devras entreprendre des recherches. Je l'ai aperçu pour la dernière fois dans un magasin antique dans le sud de Barcelone. Note que c'est un pinceau en martre Kolinsky, et que le sigle gravé sur la virole ressemble à une brouette. Je sais que tu le retrouveras, surtout ne te décourage pas, petit. Quant au dernier objet... C'est l'un de mes amis anglais, Angus, qui le détient actuellement. C'est ce qu'on appelle une kalimba. Je lui ai confié une photo de toi pour qu'il puisse te reconnaître, il ne te remettra l'instrument qu'en main propre pour éviter toute imposture. Il habite à Londres, sur une péniche proche du canal au nord de la station Royal Oak. Melko, tout cela peut sembler bien mystérieux mais tu comprendras plus tard pourquoi ces précautions sont indispensables”.

Elle fit une pause, puis reprit ses instructions sur un ton encore un peu plus solennel : “Lorsque tu seras plus âgé, tu pourras te rendre aux cavernes jumelles du parc national de Mkomazi en Tanzanie, sans oublier d'y amener ces trois objets. Tu y rencontreras alors deux hommes qui te guideront pour empêcher une poignée de dégénérés de ruiner le monde tel que tu le connais... Enfin bref, bon courage pour cette quête mon enfant !”. Et sur ces mots, que j'ai essayé tant bien que mal de te retranscrire, grand-mère Elinor descendit l'échelle du grenier, en chantonnant, me laissant seul et abasourdi par cette grande quantité d'informations. Je me souviens parfaitement de ma première pensée à l'instant où elle m'a quitté : “mais pourquoi grand-mère veut-elle me faire croire à une histoire aussi farfelue ?”. Autant te dire que je me suis senti un peu gêné par ce qui venait de se passer. D'habitude très friand d'histoires d'aventures, cette tentative de la part de grand-mère de me faire fantasmer sur un futur tout droit sorti d'un récit fantastique était, à l'époque, un noble échec de sa part.



Ce petit aparté t'aura fait comprendre je l'espère à quel point j'avais sous-estimé les mots de ma grand-mère en vue de ce que je venais d'observer. Cette boîte qu'elle m'avait confié des années auparavant était loin de contenir une plume banale comme j'ai pu le penser à l'époque. Et si ma formation de développeur m'avait bien appris une chose, c'est qu'en cas de bug, il faut expérimenter au maximum pour déduire la cause du problème.

Ainsi, la mémoire rafraîchie, je repris la plume, la trempai encore dans l'encre, et commençai à tracer des lignes relativement droites sur mon brouillon. Rien ne se passait. Puis des vagues plus ou moins grandes, mais toujours rien. Soudain, en dessinant un minuscule cercle, la feuille disparut et réapparut à nouveau. Je réessayai avec un autre cercle, le résultat fut le même : à

peine la feuille devenue invisible, elle réapparaissait systématiquement. De plus, le résultat fut identique sur une autre feuille blanche, comme je l'avais anticipé. Je tentai ensuite de tracer un cercle d'un diamètre légèrement plus large, et à ma surprise, le papier mit plus de temps à ressurgir. Après avoir dessiné un cercle faisant quasiment la largeur de la feuille, mon hypothèse se confirma : plus la taille de la forme était importante, plus le support se volatilisait longtemps.

Je poursuivis mes expériences jusqu'au lever du jour. Complètement épuisé, j'avais cependant bien avancé dans mes découvertes :

- inutile d'utiliser de l'encre ou le moindre liquide, refermer un trait sur un objet solide quelconque à l'aide de la plume le faisait disparaître sans que la pointe laisse nécessairement de trace ;
- absolument tout objet solide pouvait être rendu invisible, peu importe sa taille ou son poids ;
- l'objet ne devenait pas pour autant immatérialisé, il était simplement invisible à l'œil humain, et ce, temporairement.

Avant de m'endormir, je souhaitai réaliser un dernier test. Torse nu, debout devant le miroir de mon armoire, je dessinai, muni de ma plume, un petit cercle sur mon ventre. Alors que j'achevai le dessin, un frisson me parcourut. Ébahi, je vis mon reflet s'évaporer, mon pyjama de pantalon flottant dans les airs. Je pouvais me rendre invisible ! Luttant pour rester éveillé, des idées fusaient dans ma tête. Où Elinor avait-elle déniché cette plume ? Devais-je lui en parler ? Bien sûr que non, elle saurait alors que je lui ai désobéi. Elle ne pouvait pas savoir. Personne ne pouvait savoir. Comment justifierais-je d'avoir un tel objet en ma possession ? Je devais rester discret. Je pris soin de la ranger dans sa boîte et de la replacer au-dessus de ma paperasse, comme si de rien n'était.

Le lendemain, l'esprit plus clair après une bonne nuit de sommeil, je revins sur ma décision de n'en parler à personne et décidai d'appeler Toby, mon meilleur ami, pour lui raconter mes péripéties, car j'étais avide de ses conseils avisés. Encore plus aventureux que moi, il me convainquit de partir à deux à Barcelone pour un week-end afin d'essayer de dénicher le fameux pinceau évoqué par ma grand-mère. Après une brève hésitation, je lui fis confiance et réservai les billets de train le soir même.

## Chapitre 3 : Barcelone

Quelques semaines passèrent et nous voilà partis pour trois jours et deux nuits à Barcelone, dans un Airbnb des plus douteux mais à la hauteur de nos maigres économies. Prévoyant comme je suis, j'avais listé avant notre départ l'ensemble des magasins susceptibles de vendre des pinceaux dans le centre-ville. Nous passâmes le vendredi soir et le samedi matin à nous rendre ensemble à chacune des adresses, questionnant les vendeurs sur l'existence d'un pinceau à la virole gravée d'un signe en forme de brouette. Malgré nos efforts et l'espagnol impeccable de Toby, nos recherches furent infructueuses : pas la moindre trace du pinceau et aucune piste solide pour le dénicher. Heureusement que Toby était là pour m'aider à relativiser mon découragement. Mais une fois la dernière adresse visitée, il fallait nous rendre à l'évidence : nous manquions d'efficacité, et le temps ne cessait de défiler. Une idée jaillit alors dans mon esprit, et je m'empressai d'en parler à Toby.

Pour saisir le génie derrière cette idée, je me dois d'effectuer un nouvel aparté. Vois-tu, j'ai grandi avec les histoires fantastiques que me contait grand-mère Elinor, et ces dernières m'ont particulièrement inspiré tout au long de ma vie, à tel point que j'y songe très régulièrement, notamment quand j'ai besoin de mettre de l'ordre dans mes pensées. Et ce fut le cas, à ce moment précis, dans les rues de Barcelone.



Grand-mère Elinor m'avait fait le récit d'une incroyable épopée que j'affectionne tout particulièrement et qu'elle aimait intituler « la légende de Narucha ». L'histoire se déroulait à une époque médiévale, où la magie existait mais demeurait relativement méconnue de la population. Narucha était la fille d'un couple de paysans bien connus de leur village. La splendeur de ses cheveux d'une couleur rouge si atypique s'accordait parfaitement à son visage des plus réservés. Elle ne manquait pas de marquer l'esprit des gens qui la croisaient, notamment lors de la cueillette des pommes qu'elle effectuait systématiquement à la fin de l'été pour venir en aide à ses parents. Cette activité lui valut d'ailleurs le surnom d'Eve auprès des habitants de la région. Peu concernée par leurs remarques, trop souvent misogynes et malsaines, Narucha rêvait du jour où elle quitterait sa région natale et se tardait de découvrir le monde.

Ce fameux jour arriva enfin. Un jeune orphelin de son âge, prénommé Jarod, débarqua dans son village et fut pris en flagrant délit par la jeune fille de vol de fruits dans l'un des vergers cultivés par les parents de Narucha. Plutôt que de le dénoncer et de lui attirer des ennuis, la curiosité de Narucha la poussa à comprendre la raison de la présence de cet intrus. Ils discutèrent un moment, et les deux protagonistes s'échangèrent à plusieurs reprises des regards et sourires complices au fil de leurs échanges. Narucha accepta d'héberger et de nourrir le jeune nomade durant plusieurs semaines, en échange des récits d'aventure de Jarod qui l'ont conduit

jusqu'au village. Le garnement partagea ainsi avec Narucha sa révolte face à l'inaction de la Couronne quant à cette maladie des plus étranges qui sévissait dans la vallée depuis la saison des pluies, qui avait emporté sa mère et poussé de nombreux gens à prendre la route pour fuir ce fléau. L'ambition de Jarod, à travers ses voyages, était de fédérer un maximum de personnes sur son chemin pour faire entendre raison à la famille royale.

Narucha saisit cette occasion pour quitter son foyer et prendre la route aux côtés de Jarod. Plusieurs mois passèrent et la portée du discours de Jarod dépassa largement ses aspirations : ses propos se propagèrent dans les vingt-sept villages de la vallée sans exception et les critiques du pouvoir en place devinrent le principal sujet de conversation dans la plupart des tavernes. Alors que Narucha était émerveillée par la dynamique de groupe que Jarod avait réussi à créer, ce dernier demeurait beaucoup plus soucieux de l'ampleur du mouvement, craignant qu'il devienne la source d'un climat de violence incontrôlable. Ses craintes furent confirmées lorsque l'élan de révolution qu'il avait initié malgré lui convergea vers la création d'une milice armée se faisant appelée « l'Organisation », ayant pour objectif de renverser la Couronne. Après de nombreux échanges enflammés avec Narucha, qui était devenue entre-temps l'une des meneuses de l'Organisation, Jarod prit ses distances avec le mouvement et se rapprocha d'un mystérieux maître rencontré quelques années plus tôt en forêt. Il me tarde de te conter la suite du parcours de Jarod, mais je ne peux m'égayer davantage au risque de perdre ton attention.

Contrairement à la majorité des adhérents de la cause qui percevaient cette prise de distance comme une réelle trahison, Narucha poursuivit le combat sans condamner aussi durement son ancien compagnon. Elle demeurait cependant fortement peinée par son éloignement et son absence au quotidien à laquelle elle ne s'habitua pas. Quelques mois après le départ de Jarod, l'Organisation entama une offensive éparse et massive, en vue d'atteindre Astorie, la capitale située au centre du pays. Narucha menait le flan Ouest de cette approche tactique, ce qui l'amena à tenter de prendre le contrôle d'une petite ville bastion à quelques kilomètres d'Astorie.

L'attaque était décisive : si ce bourg ne tombait pas, Narucha et ses troupes ne pourraient pas atteindre la capitale en même temps que ses alliés menant la bataille sur d'autres points de la carte. Seulement, le défi était de taille, car la ville comptait aisément le triple de soldats ! Il fallait donc ruser et frapper fort, sans quoi la bataille était perdue d'avance. La nuit précédant l'attaque, Narucha s'isola et réfléchit à une stratégie. Elle savait de sources sûres que les soldats ennemis se rassembleraient pendant la nuit à un Quartier Général en ville mais ignorait précisément sa position. Après beaucoup de réflexions et de ratures sur la carte de la ville dépliée sous ses yeux, Narucha parvint à tracer cinq routes de longueurs semblables qui ne se chevauchaient pas et couvraient la quasi-intégralité du bourg. Elle fit venir quatre autres patriotes dans la pièce et leur dévoila son plan : chacun de ces miliciens, elle comprise, accompagné d'une partie des combattants disponibles, emprunterait discrètement l'un des cinq chemins qu'elle avait tracés, et le premier groupe qui dénicherait le Quartier Général ennemi préviendrait les autres pour lancer une offensive surprise dès la tombée de la nuit. L'effet de

surprise leur permettrait alors de réaliser un maximum de dégâts en faisant sauter le bâtiment, avant d'engager un combat plus équitable contre les ennemis rescapés.



Dès lors, je proposai à Toby d'agir comme Narucha en nous séparant et en traçant deux chemins distincts sur une carte en vue aérienne de Barcelone. Il fallait éviter les rues déjà traversées la veille et le matin même. A l'évidence, l'adresse de la boutique n'était pas répertoriée sur la carte. Seule une traversée minutieuse de la ville leur permettrait de tomber dessus. C'est ainsi que nous nous séparions. Peu avant 17h, je découvris une boutique d'antiquités encore ouverte, à la devanture peu chaleureuse et à l'intérieur lugubre. J'aperçus pour la première fois la fameuse brouette sur des viroles de pinceaux exposés en vitrine. En un éclair de temps, j'appelai Toby pour le presser de me rejoindre et je rentraï dans la boutique.

Le temps que Toby arrivât, le vendeur parvint à retrouver dans son arrière-boutique un vieil écrin contenant un pinceau qui correspondait parfaitement à la description de grand-mère Elinor. Trop excité par notre trouvaille, j'en avais oublié de demander le prix, ce que Toby qui venait juste d'entrer dans boutique me fit remarquer judicieusement. « Il est à vous pour 500€, mon garçon », me répondit le vendeur. Il nous observait du coin de l'œil, calme, sous un air presque malicieux.

Toby et moi échangeâmes un regard. Le fameux pinceau de grand-mère Elinor était là, devant nous. Réel. Tangible. Mon cœur battait plus vite que jamais, mais l'annonce du prix fut brutale. 500€, c'était quand même une somme. Je bredouillai une phrase dans un espagnol approximatif, qui exprimait à la fois une certaine protestation mais également de la stupéfaction. Mais rien n'y fit. Le prix était ferme.

« On revient demain », chuchotai-je à Toby, à mi-voix, incapable de prendre une décision sur le vif. « J'ai besoin de réfléchir. » Il acquiesça, compréhensif, et sans insister, il me suivit dehors. Alors que nous descendions les quelques marches menant à la rue, deux hommes en costume noir passèrent à côté de nous, visiblement pressés. L'un d'eux, plus grand, portait des lunettes teintées malgré la lumière faiblissante de la fin de journée. L'autre tenait à la main un vieux carnet garni de post-it qui dépassaient.

Une dizaine de minutes passèrent après notre sortie de la boutique, puis je m'arrêtai net. Un frisson me parcourut l'échine. Intuitivement, je pressentais que quelque chose allait se passer, et que l'apparition inopinée de ces deux hommes ne pouvait être une coïncidence : ils allaient forcément entrer eux aussi dans cette vieille boutique pour le pinceau ! Mais peut-être me faisais-je des idées, et je n'avais de toute façon aucune envie de faire demi-tour après cette si longue journée de marche. « Demain est un autre jour », pensai-je.



Le lendemain matin, l'angoisse me réveilla avant l'alarme de mon portable. À dix heures tapantes, nous étions de retour devant la boutique. Cette fois, la porte grinça plus fort en s'ouvrant. Le vendeur sursauta presque en nous voyant entrer. Ses mains tremblaient légèrement alors qu'il rangeait à la hâte un tiroir derrière le comptoir.

« Le pinceau... balbutiai-je. Nous sommes revenus pour le pinceau.

Il leva les yeux, affolés.

— Je ne peux pas vous le vendre. Il n'est plus ici. Vous devez partir. Maintenant.

Sa voix était tranchante, déterminé. La peur semblait le submerger, il ne cherchait même plus à dissimuler.

Toby fronça les sourcils, fit un pas en avant.

— Attendez, hier encore, il était...

— Je vous ai dit que ce n'est plus possible, nous lança-t-il. Sortez d'ici ! »

Il jeta un regard furtif vers l'arrière-boutique, puis baissa les yeux, comme s'il venait de prononcer une phrase de trop. Nous n'insistâmes pas. À contrecœur, nous quittâmes la boutique sous le regard de ce vendeur peu chaleureux et surtout bien désagréable à notre rencontre. Une fois dehors, je pris une grande inspiration. Le vent de Barcelone me sembla plus froid que la veille.

« Tu penses à ce que je pense ? soufflai-je à Toby.

— A ton avis ? répondit Toby. J'appelle ma tante, elle pourra nous accueillir à Londres pendant les vacances. »

## Chapitre 4 : Londres

Plusieurs semaines après avoir quitté Barcelone, l'air froid de Londres nous frappa de plein fouet. Le contraste avec la chaleur de l'Espagne était saisissant, mais c'était loin d'être notre plus grande source de préoccupation. L'objectif était clair : récupérer la kalimba au plus vite. Toby et moi parcourûmes les docks chaque jour entre les péniches qui se balançaient doucement sous l'effet de la brise.

Par chance, dès le troisième jour, nous arrivâmes devant une vieille péniche, usée par les années, mais solidement ancrée dans le port, avec un très discret panneau « Angus W. » planté devant. Lorsque nous toquâmes à la porte, un sexagénaire faisant plus vieux que son âge apparut presque immédiatement, son fusil à la main, scrutant nos visages comme s'ils nous savaient étrangers.

« Z'êtes qui, vous ? demanda-t-il d'un ton sec.

J'ouvris ma bouche, prêt à lui expliquer la situation, mais c'est Toby, plus réactif que moi, qui me devança.

— Nous venons de la part de grand-mère Elinor, dit-il en sortant une photo jaunie de cette dernière de sa poche. Elle vous a parlé de nous ?

Le visage d'Angus changea instantanément. Il baissa son fusil, mais son regard restait suspicieux.

— Oh ben voilà qu'c'est le fameux Melko ! T'avais moins d'cheveux sur la photo d' quand t'étais gosse dis donc. Vas-y entre mon garçon. Par contre toi là, tu restes dehors. »

Un rire bref et nerveux m'échappa, et je suivis la consigne bien que désolé pour mon compagnon. À l'intérieur, la péniche était plus sombre que ce que j'avais imaginé. Des étagères étaient encombrées de livres poussiéreux et de cadres, des livres et des photos éparpillés étaient les seuls éléments de décoration. Angus se dirigea vers un coin mal éclairé et en revint une petite boîte en bois à la main. Lorsqu'il l'ouvrit, la kalimba étincela à la lueur des néons, bien que son bois fût ancien et marqué par les années.

« Voici, ajouta le vieil homme. Mais fais attention hein. Ne laisse personne te la piquer hein, sinon ta grand-mère va m'tuer. »

Il me tendit l'objet, et je le pris avec précaution en le saluant. Je remerciai Angus et fis marche arrière pour sortir de la péniche. De retour sur les quais, Toby était aussi enthousiaste que moi.

« Ça y est, tu l'as ? On l'essaye ? » me souffla-t-il empressé et me laissant à peine le temps de réaliser la situation.



J'avais enfin en ma possession un nouvel objet dont m'avait parlé ma grand-mère il y a maintenant plusieurs années, et je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi je pouvais m'attendre en l'utilisant. La kalimba est un instrument de musique très simple et se joue à l'aide de tiges métalliques que l'on fait vibrer avec les pouces. Une fois un peu éloignés de la péniche d'Angus, je tentai maladroitement de jouer une note au hasard pour deviner le fabuleux pouvoir que pouvait cacher cet artefact.

A notre grande surprise... à pas grand-chose, ou plutôt à rien du tout. Rien ne disparut, rien n'apparut non plus, et nous étions pour le moins bien déçus de notre acquisition. Je réessayai tout de même une seconde note, mais le résultat fut similaire, bien que Toby aperçût un bref instant un rat traverser la rue quasiment au même moment. Mon hypothèse était que si l'instrument avait effectivement un pouvoir aussi surprenant que la plume, peut-être fallait-il maîtriser quelques mélodies pour l'utiliser. Je rangeai l'objet dans mon sac, remettant à plus tard les futures expérimentations. Toby et moi rentrâmes à l'appartement de sa tante. A peine arrivés à quelques mètres de l'entrée, Toby me fit remarquer avec stupeur que la porte d'entrée était grande ouverte. En s'approchant du cadre de la porte mais sans pénétrer à l'intérieur du logis, nous devinâmes, ébahis, une large flaque de sang s'échapper de la cuisine...

« Cours ! » me cria Toby, lorsqu'il réalisa que deux hommes armés, ressemblant sans aucun doute à ceux du magasin de Barcelone, marchaient dans le salon et venaient de remarquer notre présence. Nous dévalâmes en un éclair les escaliers que l'on venait de monter péniblement et nous prîmes la fuite dans les rues de Londres, pourchassés par ces deux hommes de grande taille, chacun vêtu d'une large gabardine noire. Sans trop de repères dans cette ville, nous n'avions pas d'autres choix que de les semer, ou de nous cacher habilement au moment opportun. Mais impossible d'atteindre cet objectif. Toby me supplia en criant à quelques mètres derrière moi d'utiliser la plume d'Elinor pour nous rendre invisibles. Dans la précipitation, en pleine course qui semblait ne jamais finir, je parvins seulement à attraper la kalimba dans mon sac alourdi par bien trop d'objets inutiles. Dans la panique, je me mis à jouer une suite de notes choisies aléatoirement tout en continuant ma course. Et c'est alors qu'avec Toby, nous ralentîmes légèrement notre rythme pour observer le spectacle qui se dressait derrière nous : une ribambelle d'animaux sortis de tous les côtés, y compris un chien en laisse jusque-là bien tranquille avec sa maîtresse fort âgée, se joignirent à notre course et se jetèrent instinctivement sur nos deux assaillants, faisant même trébucher l'un deux. La kalimba servait donc à parler aux bêtes ! Je laissai un léger sourire s'échapper à la vue de cette scène des plus incroyables. Malheureusement, ma joie fut de bien trop courte durée...

Bien qu'au sol et entouré d'une marée de créatures s'éparpillant progressivement, l'un des deux hommes en noir pointa son arme de poing dans notre direction et tira. En l'espace d'une seconde, j'arrêtai ma foulée et mes yeux s'écarquillèrent. Je retournai quelques pas en arrière et m'accroupis auprès de Toby qui venait de chuter au sol. La larme à l'œil, la voix de mon ami laissa s'échapper quelques mots à peine audibles : « j'ai froid », me chuchota-t-il. Sa voix s'entremêlait au bourdonnement ambiant de la rue devenue si agitée. Ses vêtements virèrent au rouge vif alors qu'il se vidait de son sang, face à mon corps accroupi et figé car incapable de réagir face au tragique de la situation. En relevant légèrement la tête, j'aperçus le second assaillant approcher à moins de deux pâtés de maisons de nous, avant de poser à nouveau mon regard sur le visage pâle de Toby. Puis le temps, le froid, le bruit ; tout s'était figé. Guidé par un instinct de survie qui me hante encore aujourd'hui, j'abandonnai mon ami et repris ma course sans me retourner, la vision brouillée par des larmes qui n'en finissaient pas de couler. Je n'en revenais pas : je venais de laisser mourir mon meilleur ami pour sauver ma peau.



J'eus connaissance des années plus tard qu'à une cinquantaine de mètres, deux hommes d'origine africaine de petite taille, l'un moustachu quelque peu agité et l'autre à l'allure nonchalante et très calme, observaient discrètement la scène depuis le début. Après le coup de feu, l'un d'entre eux avait voulu intervenir, mais le second posa sa main sur son épaule et l'en dissuada. Les deux inconnus s'éclipsèrent alors en toute discrétion.

Après une interminable demi-heure de course poursuite, j'avais pris refuge dans un pub bondé où mes assaillants ne parvinrent pas à me retrouver. Ignoré des ivrognes attablés dans la salle et dédaignant la barmaid surprise par mon entrée fracassante et l'état pitoyable de mes vêtements, je m'installai le temps de reprendre mes esprits et de me désaltérer à une table au fond du bar. Les pensées bouillonnaient dans ma tête et seule une décision lucide put émerger de mon esprit : je devais quitter le pays au plus vite. Je payai ma note, repris la route jusqu'à la gare de Kings Cross en plein centre-ville et je me hâtai jusqu'à l'aéroport de Heathrow pour prendre la direction de Séoul. Suffisamment loin et abondamment peuplée, cette ville serait parfaite pour me faire oublier.

## Chapitre 5 : Séoul

Au cours du voyage en avion, mon cerveau s'était mis sur pause. Aucune pensée ne parvint à traverser mon esprit, encore sous le choc de ce qu'il s'était passé. Ce n'est qu'une fois arrivé à Séoul que je commençai à réaliser que je venais d'atterrir dans un pays dont je ne connaissais vraiment pas grand-chose. J'étais persuadé que si ces hommes avaient réussi à nous trouver et que l'un d'eux avait assassiné Toby et sa tante, c'était à cause de moi et de cette stupide quête d'objets. Je désirai à présent disparaître complètement des radars afin de me faire oublier et surtout d'éviter de mettre en danger l'un de mes proches. Je n'avais pas le choix : pour les prochains mois, je devais vivre en ermite et trouver un moyen de gagner suffisamment d'argent pour survivre sans trop m'exposer. Des larmes emplirent mes yeux, réalisant le pétrin dans lequel je m'étais mis et réalisant que je ne pouvais plus compter que sur moi-même.

Mon niveau d'adrénaline redescendit progressivement, et malgré les nombreuses tâches qui allaient m'incomber, je pris quelques minutes pour m'asseoir contre un mur dans la rue afin de m'accorder un peu de répit. La foule de visages croisés peu familiers et masqués pour la plupart, sous des parapluies transparents, amplifia un sentiment de grande solitude. C'est alors que complètement épuisé et déboussolé, un vieux conte de grand-mère Elinor refit surface comme pour m'aider à fuir une réalité bien trop violente à mon goût.



La première histoire qui m'est venue en tête à cet instant fut « la malédiction de Krystoff », l'un de mes contes préférés. Cette aventure bouleversante faisait le récit d'un jeune adolescent nommé Krystoff, vivant dans une réalité d'un autre temps mais très similaire à la nôtre à l'époque actuelle. Ce jeune Krystoff découvrit de manière inattendue qu'il était doté de facultés surnaturelles. En effet, dès l'âge de 14 ans, le jeune adolescent commença à ressentir des crampes douloureuses dans ses doigts et très régulièrement des sensations de froid au bout de ces derniers. Deux ans plus tard, alors qu'il était assis en cours de physique-chimie, un phénomène des plus étranges se produisit : alors qu'il prenait en note son cours au stylo bille, il ressentit à nouveau une forte sensation de froid au bout des doigts qui pinçaient ce stylo, et une très légère odeur de brûlé s'échappa de son pouce et de son index. Personne ne l'avait remarqué mais il venait de brûler le plastique du stylo, sans briquet ni autre moyen de combustion ! Paniqué, il enfouit le stylo dans sa trousse et se précipita d'en sortir un nouveau comme si de rien n'était.

Suite à cet incident suivi d'autres bizarreries du même genre, Krystoff finit par comprendre de mieux en mieux les capacités qui sommeillaient en lui. Il prit conscience qu'il était doté d'un pouvoir très particulier lui permettant de faire surgir du feu à l'extrémité de ses doigts... Seulement, il était incapable de se réjouir de détenir un tel pouvoir et d'être différent des autres. Lorsque certains auraient rêvé de posséder ces capacités surnaturelles, il était quant à lui terrifié

et se voyait plus maudit qu'autre chose. Cette anxiété fut un peu apaisée plusieurs semaines après l'incident du stylo, lorsqu'une fille de sa classe prénommée Amélie le rejoignît à la fin d'un cours et lui confia sourire aux lèvres qu'elle connaissait son secret. Sur le coup, Krystoff ne sut quoi répondre et redoutait terriblement la confrontation. Mais Amélie le rassura très vite, lui expliquant qu'elle l'observait par hasard au moment de l'incident survenu un mois auparavant et qu'elle ne comptait en parler à personne. Au contraire, elle voulait l'aider à s'entraîner et à apprivoiser son pouvoir en toute discrétion comme il envisageait déjà de le faire seul. C'est ainsi qu'une amitié inattendue mais durable se forgea entre les deux adolescents.

Quelques années passèrent, Krystoff pouvait à présent contrôler des flammes d'un mètre de long jaillissant de sa paume de main sans se blesser, sous les yeux toujours ébahis d'Amélie qui assistait à ce spectacle, le plus souvent dans une usine abandonnée près de leur lycée où Krystoff s'entraînait. Fier du chemin parcouru, il se refusait toujours catégoriquement d'utiliser son pouvoir en dehors du cadre de ces entraînements, toujours inquiet à l'idée de causer des dégâts et de révéler son pouvoir au grand public. Malheureusement pour Krystoff, un événement singulier vint bouleverser son apparente quiétude.

Trois jours avant la fin des cours, un incendie impressionnant toucha son lycée vers le début d'après-midi. Les bâtiments étaient peu remplis et furent évacués rapidement. Krystoff revenait de sa pause déjeuner lorsqu'il découvrit le drame, et remarqua qu'Amélie n'était pas dans l'attroupement de gens à la sortie du lycée. Or, il savait qu'elle était très studieuse et était certainement présente au cours de la journée. Il était presque sûr de l'avoir aperçue ce matin. La seule explication qu'il avait en tête : elle était piégée à l'intérieur du bâtiment en flammes ! Sans aucune hésitation et animé par son courage, Krystoff pénétra dans l'enceinte du lycée et s'introduisit dans le bâtiment principal où se trouvaient les salles de cours au cœur de l'incendie. Le décor était apocalyptique : la température était si élevée que de la fumée s'échappait par des endroits où les flammes ne s'étaient pas encore propagées. Krystoff savait qu'il ne risquait rien ou presque, car son corps s'adaptait sans aucun problème à la chaleur, aux fumées asphyxiantes et même aux éventuelles brûlures qu'un simple humain n'aurait pu supporter. Il hurlait alors le prénom d'Amélie dans les couloirs, sans jamais obtenir de réponse. Ses vêtements se désagrégeaient à mesure qu'il progressait avec difficulté vers le chaos.

Alors qu'il s'apprêtait à faire demi-tour, il entrevit des jambes dépasser au fond d'un couloir. Il s'empressa d'y aller malgré l'étage supérieur qui commençait à s'effondrer et trouva Amélie adossée contre le mur, inconsciente. L'air était difficilement respirable et Krystoff devait faire vite : il prit Amélie sur le dos et s'empressa de sortir du bâtiment par les escaliers de secours au bout du couloir. Une fois dehors à l'air frais, il posa Amélie sur le sol et vérifia si elle respirait encore en prenant sous pouls et en écoutant les battements de son cœur... Elle était en vie ! Il avait réussi à la sauver, sous l'œil attentif des autres élèves et professeurs qui avaient formé un petit attroupement autour de la scène à quelques mètres d'eux. Krystoff, encore étourdi, releva la tête, entendit les sirènes des pompiers approcher au loin, et des pensées incohérentes l'envahirent. Alors que tout le monde le regardait probablement en pensant que c'était un héros, le jeune adolescent était persuadé que son secret venait d'être découvert. Pire

: il finit même par se convaincre qu'on allait l'accuser d'être à l'origine de l'incendie et qu'il était un réel danger pour son entourage. À cette idée, Krystoff paniqua et prit la fuite en courant sans se retourner, laissant derrière lui son amie, certes saine et sauve, et sa vie "normale" qui, d'après lui, n'était plus compatible avec le terrible fardeau qu'il portait.



Ainsi, à l'instar du choix qu'avait fait Krystoff, je pris réellement conscience que je devais m'éloigner du monde et vivre dans l'ombre pour protéger les autres, sans trop savoir pourquoi de tels objets m'avaient été confiés. Sur le coup, je me rappelle avoir beaucoup regretté de m'être lancé dans cette quête. Mais je refusais néanmoins de faire marche arrière, car je voulais à tout prix des réponses.

## Chapitre 6 : Dar Es Salaam

Faisons un petit bond dans le futur, à la suite de ce périple à Séoul difficile et ponctué de petits boulots fastidieux. Après avoir assuré ma survie pendant plus de 16 mois en Corée du Sud, je pris la décision de me rendre aux fameuses cavernes jumelles dont m'avait parlé grand-mère Elinor. J'ignorais ce que j'allais y trouver, mais j'étais convaincu d'obtenir des réponses à mes questions en me rendant sur place. J'avais besoin d'être éclairé sur le sort tragique de mon meilleur ami. J'avais en tête qu'Elinor m'avait précisé devoir m'y rendre avec les trois objets, mais malheureusement le pinceau m'avait échappé...

Après avoir atterri en Tanzanie à Dar es Salaam, j'avais deux objectifs : faire l'acquisition d'une arme à feu que je trouverais au marché noir, et m'entourer d'un guide qui m'aiderait à dénicher ces fameuses cavernes. Je savais seulement que ces dernières étaient quelque part à Mkomazi, l'un des parcs naturels du pays, mais sans localisation précise. Le lendemain de mon arrivée, après plusieurs heures de conduite et de marche au sein du parc, mon guide me souffla les mots suivants : « Par ici, bwana ! ». J'emboîtai le pas et voilà que quelques mètres plus loin, il me pointait du doigt un tronçon de montagne où se dessinaient de nombreuses cavernes creusées dans la roche. « Les cavernes jumelles. Je n'irai pas plus loin par contre », ajouta-t-il, avant de me taper sur l'épaule et de rebrousser chemin. Je n'ai jamais su pourquoi il avait décidé de ne pas m'accompagner jusqu'au bout. J'imaginais qu'il était peu enclin à découvrir ce que ces cavernes renfermaient comme secrets, ou tout simplement qu'il était convaincu que le lieu n'avait pas vraiment d'intérêt. Et il faut avouer que sans le récit de ma grand-mère et des événements incroyables qui s'étaient produits depuis, j'aurais également eu beaucoup de peine à croire que ces grottes perdues dans la nature abritaient quoi que ce soit de pittoresque. Mais une chose était certaine : Elinor ne m'avait pas parlé de cet endroit par hasard.

J'escaladai, malgré une pente peu rassurante, les derniers mètres qui me séparaient de mon objectif, et m'engageai enfin à l'intérieur d'une des deux cavernes. Elles faisaient chacune à peine deux mètres de hauteur et pas beaucoup plus en largeur. Elles s'enfonçaient d'une dizaine de mètres dans la montagne, mais faute de visibilité, l'intérieur laissait penser qu'on aboutirait à un cul-de-sac. Je sortis mon arme par prudence et sécurité, et pénétraï jusqu'au fond de cette grotte en tâtonnant de chaque côté des parois.

Étais-je au bon endroit ? C'est alors que j'aperçus au creux de la pierre et à hauteur de plafond une sorte de caméra de surveillance, à peine dissimulée, pointée vers moi. Mon premier réflexe fut de fouiller dans mon sac et de brandir la boîte contenant la plume à la caméra, pour prouver mon identité à quiconque en train de m'observer. Après une minute d'attente, à quelques pas sur ma droite, la paroi s'écarta et laissa entrevoir un espace conduisant à un couloir creusé dans la roche et d'une longueur surprenante. Des lampes avaient été placées au sol pour apporter de la lumière artificielle dans le tunnel que je m'apprêtais à traverser. Des bruits sourds commençaient à se faire entendre.

Après cinq bonnes minutes de marche, le couloir donnait sur une gigantesque grotte éclairée à l'aide de puissants néons et où je découvris stupéfait des ordinateurs, des serveurs, des câbles et des machines en tout genre qui s'étendaient dans d'immenses allées interminables... L'installation était plus qu'impressionnante, ça me semblait irréaliste car, je le rappelle, nous étions au cœur d'une montagne ! Et en total contraste avec l'extérieur dépouillé de toute âme vivante. Face à moi, une poignée d'hommes et de femmes de toutes les origines (africaine, occidentale, asiatique, hispanique...), tous concentrés sur leur tâche et indifférents à ma présence. Seuls deux hommes à la peau noire en blouse blanche m'observaient à distance. L'un d'eux semblait enjoué et chaleureux alors que le second semblait méfiant et sur la réserve, voire contrarié par mon arrivée. Les deux hommes s'approchèrent de moi... Mais avant de te raconter la suite, je dois faire un retour dans le passé.



Imagine-toi en 1961, dans un village du sud de la France, qui comptait à l'époque probablement quelques milliers d'habitants. Je dois te parler d'Alban, un professeur d'Histoire-Géographie. Alban, comment te dire... il s'avère que c'était un... perroquet du Gabon. Et ce psittaciforme parlait, comme toi et moi. Rien que ça. Il vivait seul et dormait dans une cage posée sur une table au milieu de son petit appartement. Il s'exprimait et se comportait comme un humain, sauf bien évidemment quand il s'agissait de se déplacer ou de manger. Il était le seul humain de sa famille à avoir la forme d'un animal. Les raisons de son apparence atypique étaient inconnues et personne ne semblait s'en soucier.

Alban était connu pour être un professeur passionné et avait tendance à s'emporter en partageant des anecdotes improbables lors de ses cours. Quelques élèves étaient sensibles à son talent d'orateur, mais la plupart étaient peu attentifs, les plus sérieux étant surtout soucieux d'être suffisamment préparés pour réussir les épreuves du brevet. Il possédait une serviette noire pour ses cours qu'il transportait chaque jour avec son bec. En dehors de ses cours, il était assez réservé. Il n'avait pas vraiment de contact avec les autres enseignants du collège à l'exception de la professeure de musique, avec qui il bavardait de temps à autre pour étoffer sa culture musicale. Il était divorcé d'Apolline, qui vivait également dans la commune. Fille d'agriculteurs, elle avait travaillé très dur à l'école pour devenir notaire, métier qu'elle exerçait depuis maintenant presque dix ans. Elle avait eu une relation fusionnelle avec Alban, qui l'avait charmé grâce à son romantisme singulier, mais l'avait finalement quitté pour un boulanger des plus simplets et héritier de la fortune d'un parent lointain.

Alban et Apolline avaient une fille de 6 ans, Apolline avait obtenu la garde quasi exclusive suite à une décision de justice des plus injustes et expéditives. Alban pouvait voir sa fille uniquement une semaine pendant les vacances scolaires. Le reste du temps, soit trois cent jours dans l'année environ, elle vivait chez sa mère et son beau-père, dans une maison près de l'église du village. Cet enfant avait la chance d'avoir sa propre chambre, dont la fenêtre donnait sur une arrière-cour avec peu de passage. Une fois par semaine, et ce depuis le divorce, Alban

venait voir sa fille en cachette. Mais désormais, il ne pouvait plus jouer avec elle dans sa chambre. En effet, Apolline avait trouvé une plume dans la chambre de sa fille, et après avoir confronté son ex-mari, elle avait menacé de prévenir la police s'il tentait à nouveau de la voir sans son accord. Dans sa colère, elle était allée jusqu'à installer des barreaux à sa fenêtre. Elle ignorait cependant qu'Alban continuait de la voir chaque mercredi, une heure après le coucher du soleil, en volant jusqu'à la fenêtre de sa fille à l'abri des regards indiscrets et en s'agrippant tant bien que mal sur les barreaux.

Alban profitait de ses courts échanges avec sa fillette pour lui raconter toutes sortes d'histoires fantastiques. Souvent très courtes, certaines histoires pouvaient cependant la garder en haleine pendant plusieurs mois. Les intrigues palpitantes et le niveau de détails de ses histoires la fascinaient. Le plus surprenant était le fait qu'Alban n'avait pas une mémoire exceptionnelle : il lui arrivait régulièrement d'oublier le nom de ses élèves ou même de relire son plan de cours pendant les pauses pour s'assurer de faire le bon cours à la bonne classe. Néanmoins, lorsqu'il racontait des histoires à sa fille, il n'avait besoin d'aucune note. Il cadencait ses récits à la perfection et n'avait nullement besoin de réfléchir pour répondre à ses questions, comme s'il avait vécu chacun de ses contes et que chaque détail qu'il précisait était stocké dans sa tête, prêt à être délivré sur demande.

Tu dois sûrement penser que cette histoire de perroquet n'est autre qu'une nouvelle fable de grand-mère Elinor. Et bien pas du tout, car figure-toi que la petite fille en question n'est autre qu'Elinor. Ce qui fait d'Alban... mon arrière-grand-père ! Et comment est-ce possible que mon arrière-grand-père fut... un oiseau ? Vois-tu, je n'ai cru à cette histoire rapportée par ma grand-mère que très tardivement. Après cette petite parenthèse, je vais essayer de te raconter ce que ces deux personnages dans cette fameuse caverne m'ont expliqué à l'époque. Ne t'inquiète pas, tout prendra sens rapidement.



Resituons notre narration au fond de l'une des deux cavernes jumelles. L'homme à la blouse, celui qui m'avait paru le plus accueillant, me tendit la main et me lança : « Bonjour Melko, je m'appelle Einstein, et voici mon frère Descartes ». Etonnants comme prénoms pensai-je, en lui serrant la main. Et d'où connaissait-il mon prénom ? Devant mon regard perplexe, Einstein ajouta : « Comme tu vas vite le comprendre, cela fait un moment que nous t'observons. Viens, suis-nous ! ». Et nous nous dirigeâmes tous les trois en direction d'une salle de réunion à proximité, qui ressemblait à une banale salle polyvalente d'un immeuble de bureaux tout à fait classique. L'illusion était parfaite : une grande table, une tour de PC dans un coin, quelques armoires de rangement et même un porte-manteau.

Une fois assis autour de la table, Einstein se rapprocha de moi et débuta un long récit, que je vais essayer de te restituer le plus fidèlement possible. Boris, leur père biologique était un

scientifique en intelligence artificielle dans les années 1950 aux Etats-Unis. Il travaillait sur un projet pour lutter contre le réchauffement climatique, en créant une simulation extrêmement réaliste de la planète Terre, générant des calculs probabilistes sur les prises de décisions de chaque citoyen américain. Un mystérieux organe politique, que Boris et ses collègues avaient intitulé "l'Entité" mais dont ils ne savaient pas grand-chose, avait pris du jour au lendemain le contrôle de ce projet de simulation, devenu confidentiel, et avait complètement changé les objectifs initiaux. Le code initial du projet avait été converti en un algorithme complexe d'Intelligence Artificielle à échelle mondiale pour reproduire les pensées de n'importe quel humain sur Terre, à partir de données collectées souvent illégalement dans le monde entier.

À terme, un tel outil technologique permettrait à un ou plusieurs donneurs d'ordre d'asservir la population sans qu'elle ne s'en rende compte en diffusant malicieusement du contenu ciblé sur les réseaux sociaux, un scénario à faire frémir n'importe quel esprit suffisamment éclairé. Les scientifiques qui tentèrent de s'y opposer furent assassinés les uns après les autres. Fervent opposant aux nouvelles directives mais craignant d'être dénoncé, le père de Descartes et Einstein, vivant seul à l'époque, simula alors sa mort dans une mise en scène bien ficelée et s'enfuit en Afrique avec une copie du projet originel pour le reproduire en toute liberté. L'objectif était d'empêcher que le code reste dans d'aussi mauvaises mains en contrant son influence à l'aide d'un programme aussi performant que lui mais bienveillant, seulement il devait agir vite et dans la clandestinité la plus totale. Peu avant son départ précipité, le patriarche eut écho que les membres de l'Entité (que Boris appelait les "agents") cherchaient à éliminer ce qu'ils appelaient les "divergents". Selon les agents, il s'agissait de rares humains nés aux quatre coins du globe avec une apparence animale complète ou partielle, qui rendait plus difficile la reproduction virtuelle de leurs cerveaux (leur forme évoluait selon des logiques aléatoires). De plus, ces cerveaux étaient dotés d'aptitudes étrangement surdéveloppées qui pouvaient d'après leurs observations se transmettre en fréquentant régulièrement ces divergents. Ces performances exceptionnelles étaient perçues comme un danger permanent pour le dessein des agents. De plus, les changements physiologiques des divergents étaient un phénomène très rare, donc il fut relativement aisé pour ces agents de couvrir leurs meurtres. Le père réussit à sauver un divergent à son insu afin d'étudier scientifiquement son évolution. Il s'agissait d'Alban, mon arrière-grand-père, qui sortit complètement des radars grâce à Boris.

Descartes prit ensuite la parole après son frère pour compléter son récit. Il précisa que tous deux et d'autres adeptes de la résistance m'observaient depuis des années. Cette résistance formée après le décès de Boris n'avait qu'un seul but : évaluer ma capacité à les rejoindre. Les objets à réunir étaient précisément un test pour mettre à l'épreuve mon courage et ma discrétion. Ils avaient été conçus par Descartes. Dotés d'une technologie avant-gardiste et très avancée, ils avaient vocation d'être réutilisés pour chaque nouvelle recrue. Les hommes en noir m'ayant poursuivi depuis Barcelone faisaient partie de ces fameux agents de l'Entité qu'Einstein et Descartes combattaient à leur insu. Ces explications qu'on croirait sorties d'un film de science-fiction me firent mal à la tête. C'était beaucoup d'informations à digérer d'un coup. Je compris suite à cet exposé que les choix que j'avais faits ces dernières années avaient beaucoup plus d'importance que je ne le pensais. De plus, si le récit de ces deux frères s'avérait exact, je

faisais à présent partie des rares personnes possédant des connaissances qui risquaient de me faire perdre la vie...

« Mon frère et moi devons nous rendre à New-York pour nos opérations. Que décides-tu, veux-tu te joindre à nous ? » lâcha Descartes, me laissant à peine le temps de digérer ce que je venais d'apprendre. « Nous t'expliquerons plus en détails sur le trajet comment tu pourrais, si tu le souhaites, participer à notre combat » ajouta son frère. Je pris un instant pour réfléchir. Au fond de moi, j'étais autant excité que terrorisé. J'ai toujours eu des rêves de grandeur pour mon avenir sans vraiment avoir emprunté de direction précise pour les réaliser. Seulement là, les enjeux auxquels j'étais confrontés dépassaient l'entendement ! Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir apporter à deux savants probablement fous dans leur lutte contre un groupe d'individus dont on ne savait quasiment rien ? Mais j'avais ce besoin viscéral de venger Toby. Sans compter ma curiosité quelque peu naïve sans laquelle je n'aurais sûrement jamais atterri jusque-là, ainsi que mon désir profond de jouer un jour un rôle dans le monde qui m'entoure. Je finis par accepter cette perspective de voyage, et nous voilà ainsi réunis les deux frères et moi pour nous envoler vers les Etats-Unis, par précaution sous de fausses identités.

## Chapitre 7 : New-York

À peine arrivé dans un des appartements new-yorkais appartenant aux deux frères, ces derniers vinrent dès le lendemain me rendre visite pour m'expliquer leur feuille de route. Einstein et Descartes avaient fondé, depuis la mort de leur père il y a presque 20 ans, un projet mondial assez révolutionnaire. Il s'agissait d'une guilde secrète, sous le nom d'Arcadia. Cette guilde avait pour objectif de forger un contre-pouvoir populaire bien organisé mais invisible, afin de poursuivre le combat débuté par leur père contre l'Entité. La mission principale des membres, recrutés dans le monde entier, était d'accumuler le plus d'informations possibles sur l'Entité et de les centraliser sans être repérés. Les deux frères supposaient que les médias traditionnels étaient passés au crible par l'algorithme vorace sous le contrôle de l'Entité, et par conséquent il était indispensable que les membres de la guilde transmettent leur savoir via des réseaux parallèles et des messages codés au grand jour pour éviter d'être soupçonnés. L'un des principaux lieux d'échange des membres était une forêt virtuelle au sein d'un serveur du jeu vidéo Minecraft.

A New-York, je fis la connaissance d'une dizaine de membres d'Arcadia venant du monde entier, sans compter toutes les personnes que j'ai pu croiser sur Minecraft. Nous étions au total un peu moins d'une trentaine à collaborer ensemble ! Guidés par une foi inébranlable en la vision des deux frères, tous les membres étaient littéralement des génies dans leur domaine, que ce soit en informatique, en business, en logistique ou même en communication. Einstein et Descartes étaient parvenus à former des équipes discrètes mais incroyablement efficaces.



Le rôle qu'on me proposa était le suivant : contribuer au recrutement de nouveaux fidèles à Arcadia en collectant des données, par tous les moyens possibles, légaux ou non. Einstein était convaincu que mes compétences en informatique et que mon imagination débordante seraient de grands atouts pour cette mission, à l'instar de son frère plutôt sceptique au départ. Le premier projet auquel je contribuai avec d'autres membres de la guilde s'agissait d'un jeu mobile : Snock. Afin de tester les aptitudes intellectuelles, notamment de stratégie et d'anticipation de millions d'individus à leur insu, nous avons développé un jeu mobile viral à échelle planétaire, aux mécanismes très basiques, mais nous permettant d'effectuer des statistiques poussées sur le comportement des joueurs. En croisant les données de jeu avec des données personnelles, nous étions capables d'identifier des profils à haut potentiel et ainsi faire croître la guilde. Il ne nous manquait plus qu'à entrer subtilement en contact avec nos cibles, et c'est là que naquit notre deuxième défi technique.

Pour entrer en communication avec des inconnus sans compromettre nos identités, il a fallu ruser. Notre solution fut d'infiltrer ChatGPT, l'outil de conversation avec une intelligence artificielle ! La majorité de nos cibles utilisait l'outil pour leur travail ou des besoins personnels,

du coup grâce à des hackers très compétents de mon équipe, nous fûmes en mesure de parler à la place de l'IA dans une discussion démarrée par notre cible et ainsi de lui faire passer un entretien de recrutement sans trop en révéler sur nous. Bien évidemment, sans laisser aucune trace de notre passage, le processus se devait d'être infaillible. Après plusieurs mois de travail acharné, de problèmes techniques et de choix à faire sur le processus de recrutement optimal à résoudre, la combinaison de Snock et de notre cheval de Troie dans ChatGPT permirent à la guilde de rassembler plusieurs centaines de membres.

A la suite de ces deux projets initiaux aboutis, Descartes finit par reconnaître mes capacités et mon apport réel à Arcadia. Le troisième projet auquel je contribuai m'ouvrit à une autre dimension des opérations de la guilde : la transmission d'informations entre les membres. Descartes voulait que les ordres capitaux soient transmis autrement qu'à travers des conversations de groupe qui risquaient d'être compromises un jour ou l'autre, malgré nos précautions. C'est alors qu'une idée brillante émergea de nos discussions : nous allions intégrer des messages codés dans des textes de musiques partagées publiquement sur internet. Ainsi est né "weap" : un artiste musical nous ayant permis de communiquer pendant plusieurs années via des textes cryptiques, que j'aidais à rédiger. De l'extérieur, c'était un artiste comme les autres, faisant parfois référence à des personnages fictifs inconnus. Mais les membres de la guilde pouvaient y déceler de nombreux doubles sens, parfois même par le biais de certains récits d'Elinor que je partageais de manière fragmentée.



Enfin, notre dernier projet était le plus ambitieux : créer un réseau d'information impossible à contrôler ou à corrompre. Nous avons compris que l'Entité tirait sa force de sa capacité à manipuler l'information - en cachant certaines vérités aux uns tout en en révélant d'autres. Einstein appelait ça "l'asymétrie informationnelle". Notre contre-attaque devait donc rendre cette manœuvre impossible : un système où chaque information importante serait accessible à tous, de manière vérifiable et inaltérable. Nous préparions l'après-chute de l'Entité, un monde où plus jamais une organisation secrète ne pourrait accumuler suffisamment de pouvoir pour asservir les populations.

Pour tester notre théorie et préparer les esprits à ce changement, nous avons conçu une expérience à grande échelle : une série de vidéos d'animation sur TikTok qui racontent l'histoire d'Isidor, un jeune Mexicain dont le frère a été tué dans une guerre de cartels. Mais plutôt que de chercher la vengeance, Isidor découvre que le vrai problème n'est pas la drogue elle-même, mais l'opacité du système qui permet aux plus puissants d'en contrôler les flux. Aidé par Jarod, Narucha, Krystoff et d'autres alliés issus des contes d'Elinor, il développe un réseau de distribution transparent où chaque transaction est tracée, où chaque décision est prise collectivement, où l'information circule librement. L'idée était brillante : en surface, c'était juste une série d'animations engagées sur un sujet d'actualité. Mais pour ceux qui savaient regarder, chaque épisode démontrait concrètement comment un système décentralisé pouvait remplacer

une structure de pouvoir corrompue. Nous voulions implanter notre vision du futur dans l'esprit de millions de jeunes, sans qu'ils ne s'en rendent compte.

Cependant, une dispute éclata entre Einstein et Descartes lorsque ce dernier découvrit cette initiative. Einstein était convaincu du potentiel du projet car il souhaitait qu'à terme Arcadia devienne visible aux yeux de tous, alors que Descartes désapprouvait cette vision, convaincu qu'il était indispensable de toujours agir dans l'ombre, et que cette série risquait d'exposer la guilde. En définitive, le projet fut avorté, aucune vidéo conçue ne fut publiée, entraînant une grande déception au sein des équipes.



Après plusieurs mois de longues investigations, nous étions parvenus à obtenir de nombreuses informations sur l'Entité, et notamment sur le leader de l'organisation. Il s'agissait d'un jeune Argentin, devenu milliardaire grâce aux cryptomonnaies, et à la tête d'une entreprise spécialisée dans la data, tout à fait ordinaire en apparence.

Cette entreprise lui servait de couverture pour s'adonner à des activités illégales, celles de l'Entité. D'après nos sources, l'Argentin était issu d'une famille pauvre. Son principal objectif était de venger son pays victime du capitalisme américain en renversant l'asymétrie d'informations qui conduisait certaines populations à en soumettre d'autres. Ses aspirations étaient discutables, mais ses méthodes étaient inacceptables. Il avait eu connaissance, à notre grande surprise, qu'une copie de son projet informatique était dans la nature et surtout que des objets technologiques prometteurs comme la plume et la kalimba circulaient secrètement à travers le monde dans le but de recruter des adeptes visant à freiner ses activités. Il s'était alors mis en tête de réduire à néant toute forme d'opposition à ses ambitions le plus radicalement possible, d'où l'ordre de nous éliminer Toby et moi.

Nous étions chaque jour un peu mieux avancés sur notre connaissance de l'Entité, ce qui permettait à Einstein et Descartes d'affiner leur stratégie pour faire tomber l'Argentin. Nous soupçonnions cependant l'existence de traîtres au sein d'Arcadia. Nous n'avions pas vraiment de preuves concrètes, si ce n'est le niveau de connaissances de l'Entité sur le processus de recrutement mettant à profit les objets conçus par Descartes. Nos craintes s'intensifièrent au début du mois d'octobre 2023, lorsque de nombreux membres d'Arcadia décédèrent subitement du Covid-19 bien que l'épidémie mondiale eût largement été endiguée. Très vite, la nouvelle se répandit au sein d'Arcadia : l'Argentin était sans aucun doute en train de démanteler notre réseau via des assassinats ciblés ! Deux semaines après ces premiers décès suspects, Einstein fut retrouvé pendu dans son logement. Descartes disparut alors complètement des radars. Le serveur Minecraft fut déserté en moins de 24h après l'annonce, et tous les membres coupèrent leurs moyens de communication entre eux par crainte pour leur vie et celles des autres. Je décidai alors de quitter les Etats-Unis pour me rendre en Chine, dans l'espoir qu'un repère d'Arcadia peu connu de la majorité des membres ne fut pas compromis et que je puisse y retrouver quelques rescapés.



## Chapitre 8 : Pékin

Sur le plan émotionnel, j'étais bien évidemment dévasté. Outre le risque permanent d'être tué, auquel je m'étais presque habitué avec le temps, j'étais surtout inquiet à l'idée d'être de nouveau seul. Arcadia était une nouvelle famille pour moi, après avoir dû couper tout contact avec ma propre famille, et l'idée de replonger dans une solitude non choisie était un véritable cauchemar. Par chance, je parvins à atteindre le repère dont m'avait parlé Einstein dans un vieux quartier de Pékin, l'un des seuls ayant échappé aux démolitions suite aux JO ayant eu lieu 15 ans auparavant. Je parvins y retrouver une dizaine d'anciens membres, soulagés comme moi de pouvoir parler à des gens qui les comprennent. A ce stade, je n'étais pas encore au bout de mes surprises...

L'une des rescapées m'apprit une nouvelle plutôt déroutante : l'Entité avait découvert l'identité de plusieurs partisans d'Arcadia. Cependant, pour parvenir à éliminer les membres toujours en action, un ou plusieurs de leurs proches ont été kidnappés pour les contraindre à sortir de leur anonymat et à dénoncer les autres membres. Une liste des personnes enlevées était disponible depuis la veille sur le Darknet et... ma sœur en faisait partie. Je pris alors conscience d'avoir mis ma famille en danger malgré toutes les précautions que j'avais pu prendre depuis plusieurs années. Seule ma mort pourrait les protéger. La nouvelle me glaça le sang et je commençai à paniquer. Je compris vite que je n'étais pas le seul face à un tel dilemme. Il suffisait que l'un d'entre nous craque pour que tout le monde soit condamné. Les regards des autres membres posés sur moi étaient terrifiés. Le lien qui nous unissait pouvait à tout instant se briser. Dans ma tête, une pensée tournoyait en boucle : « l'Entité ne peut pas gagner, ce n'est pas possible ». Je me devais d'essayer de dire quelque chose aux autres, de trouver une échappatoire pour les convaincre tous de se battre ensemble, mais comment devions-nous nous y prendre ?



Je pris une grande respiration le temps de m'apaiser et de réfléchir à une stratégie. Je survolai chaque information, chaque idée sur l'Entité susceptible de faire avancer ma réflexion. Je parcouru méthodiquement chaque souvenir révélé par les contes de ma grand-mère d'Elinor et précisément la fin de la légende de Narucha. L'idée était extrêmement risquée, mais il fallait la tenter.

Plusieurs années après que Narucha et Jarod prirent des chemins différents, Jarod était rongé par sa décision de prendre de la distance. Il était convaincu que renoncer à la violence était le choix le plus sage, mais il ne pouvait effacer Narucha de sa mémoire. Lors des entraînements avec son maître, il fut formé au transfert d'esprit ou « projection ». Cela consiste en une forme d'empathie extraordinaire. Un transfert permet à un initié de percevoir pendant quelques minutes le monde à travers les sensations d'autrui, accéder à ses pensées ; bref un transfert de conscience en somme. Mais cet exercice avait un prix : infiltrer volontairement la conscience

de quelqu'un, c'était accepter que ce dernier ait accès à la vôtre, et ce, sans filtre si vous ne maîtrisez pas suffisamment l'exercice. L'apprentissage de Jarod fut freiné par son incapacité à contrôler ses sentiments pour Narucha qui vinrent envahir systématiquement le fil de ses pensées, peu importe la cible de son transfert. Le vieux sage lui recommanda alors de guérir son cœur avant de pouvoir poursuivre son initiation.

Jarod était déboussolé par ce blocage. Après tant de temps passé aux côtés de son maître, gravitant ensemble les montagnes de sa contrée, il s'était persuadé que cette vie d'ermite était le chemin qui lui permettrait d'être en paix avec le monde et lui-même, loin des agitations de sa vie d'avant. Mais il devait faire face à l'évidence, Narucha hantait ses pensées, et il ne désirait qu'une seule chose au fond : la revoir. D'après la dernière lettre qu'il avait reçue et à laquelle il n'avait jamais répondu, l'Organisation était parvenue à renverser le pouvoir et instaurer un royaume plus juste et bienveillant envers le peuple. Narucha en était devenue la reine et se maria avec un autre leader de la révolution. Jarod savait que reprendre contact avec elle ne serait pas une tâche aisée, du fait qu'elle était maintenant bien plus inaccessible qu'auparavant.

Lui vint alors une idée. Il lui serait impossible de transmettre son message à Narucha en face-à-face ou même par le biais d'une lettre qui lui serait destinée, Jarod n'ayant pas le statut d'une personne suffisamment importante pour s'adresser à la reine. Cependant, cette missive pourrait venir jusqu'à elle par l'intermédiaire de messagers, et plus ces coursiers seraient nombreux, plus le message aurait de chance de parvenir jusqu'à Narucha. Jarod s'enferma alors plusieurs jours pour rédiger cette lettre, s'y reprenant à maintes reprises et remplissant des centaines de feuilles. Le contenu était relativement cryptique, avec des allusions que personne d'autre que Narucha pouvait comprendre. Il se rendit ensuite à Astorie, là où se trouvait le siège de l'Organisation, et dissémina ses lettres partout dans la ville. Ainsi, en une semaine, la rumeur autour d'une mystérieuse lettre arriva aux oreilles de Narucha, qui réussit sans trop de difficultés à se la procurer. Et malgré ses responsabilités et tous les événements survenus depuis leur séparation, à la lecture des mots de Jarod, Narucha quitta son royaume en secret et partit à la recherche de son compagnon d'enfance...



En repensant à cette histoire, je fis part de mon plan aux derniers membres de la guilde encore à mes côtés. Nous devons d'abord brouiller les pistes, en inondant les réseaux sociaux d'une quantité astronomique d'informations vraies et fausses sur l'Entité afin de créer une diversion massive et avertir au passage le plus de gens possible sur l'existence de cette organisation et les intentions de leur leader. Toutes les preuves de ce que nous avançons avaient cependant été obtenues illégalement, donc nous nous retînmes de les partager. Une fois la panique créée au sein de l'Entité, nous devons exploiter à notre avantage les brèches informatiques repérées. L'objectif cette fois n'était plus de supprimer définitivement le code qui faisait fonctionner l'Entité, mais au contraire de retirer un extrait suffisant de ce code et le diffuser

publiquement pour mettre en lumière le complot orchestré par l'Entité. Je savais au moment où nous nous apprêtions à tout publier que la vie de nos proches était toujours en danger, mais nous ne pouvions plus reculer...

En l'espace de quelques heures, les journaux s'affolèrent, les télévisions du monde entier diffusaient en boucle les interventions du FBI dans les locaux des sociétés de l'Argentin aux quatre coins du monde, suivies d'arrestations massives. L'effet boule de neige fut titanesque, et de nombreuses communications des gouvernements mondiaux annoncèrent la mise en place de régulations renforcées pour protéger les populations de projets aussi malveillants. Une semaine plus tard, ma sœur ainsi que d'autres proches de membres d'Arcadia furent retrouvés vivants dans un hangar en Argentine. Néanmoins, l'Argentin restait introuvable : il avait complètement disparu dans la nature.

## Epilogue

Après le démantèlement de l'Entité et des entreprises vitrines que l'Argentin avait fondées pour masquer ses activités illégales, les médias publièrent une version officielle édulcorée de la réalité où le rôle d'Arcadia n'était évidemment pas mentionné. C'était sûrement mieux ainsi : les gouvernements devaient garder un minimum la face vis-à-vis du grand public. Il fallait en effet éviter de dévoiler publiquement qu'une poignée d'individus malintentionnés n'ait pu être arrêtée que par une guilde créée secrètement pour pallier aux défaillances d'organisations traditionnelles.

Dans les mois qui suivirent, je reçus des messages cryptés d'anciens membres d'Arcadia dispersés aux quatre coins du monde. Un groupe s'était réfugié en Amérique du Sud, et un second en Scandinavie. Tous partageaient la même conviction : notre mission n'était pas terminée. L'Argentin avait disparu, certes, mais d'autres entités similaires émergeraient inévitablement. Je pris donc la décision de reconstruire Arcadia, différemment cette fois. Plus petite, plus discrète, mais aussi plus résiliente. Nous avons appris de nos erreurs passées : moins de membres, des communications ultra-sécurisées, et surtout, pas de centralisation excessive du pouvoir. Toutes mes tentatives de prise de contact auprès de Descartes échouèrent, donc impossible de l'embarquer dans notre nouveau bateau.

Aujourd'hui, je vis une vie en apparence ordinaire. Je travaille, je paie mes impôts, je fais mes courses comme n'importe quel autre citoyen. Mais le soir, dans l'intimité de mon appartement, je continue à surveiller les signes inquiétants du monde numérique. Car je sais maintenant qu'il existera toujours des individus prêts à exploiter la technologie pour asservir leurs semblables. Quoi qu'il en soit, après toutes ces aventures, un mystère me tient encore régulièrement en éveil la nuit : à quoi pouvait bien servir le pinceau ?

## Univers étendu

Scanne le QR code suivant avec l'appareil photo de ton téléphone pour accéder à l'univers étendu d'Arcadia, hébergé sur le site [narucha.fr](http://narucha.fr) :

